

AD MURPHYE

L'ORDRE DES VEILLEURS

1. L'Auberge du Crépuscule

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042523299

Dépôt légal : février 2026

*La lumière brille dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont pas arrêtée.*
Jean, 1:5

Prologue

Le téléphone sonne alors que je sors du métro, dans ce brouillard matinal fait de klaxons, de pas précipités et de regards absents. Il est 7 h 58. Le ciel est bas, la ville grise, et mes paupières encore lourdes d'une nuit trop courte. Un numéro inconnu s'affiche sur l'écran, et je reste un instant à hésiter, le portable serré dans la main, me demandant s'il vaut la peine de répondre. Puis, sans raison précise, je glisse l'index sur le verre et porte l'appareil à mon oreille.

— Mademoiselle Clémentine Vallier ?

— Oui, c'est moi.

— Maître Gérard Lemoine, notaire à Annecy. Je suis désolé de vous apprendre le décès de votre oncle, Monsieur Henri Vallier. Il vous a désignée comme son unique héritière. Il possédait une auberge, dans les Alpes. Vous recevrez une lettre recommandée avec les détails, mais je tenais à vous prévenir personnellement.

Les mots tombent, sobres, professionnels, presque mécaniques. Mais en moi, quelque chose se fige.

Henri est mort.

Je ne dis rien. J'ai vaguement conscience du flot des passants qui m'entourent, de la ville qui continue, implacable, de s'étirer vers une nouvelle journée de réunions, d'emails, de cafés trop serrés et de conversations sans relief. Une femme me bouscule, s'excuse à peine, et je reste plantée là, le téléphone encore à l'oreille, incapable de formuler la moindre réponse.

L'oncle que je n'ai pas vu depuis des années, ce vieux bonhomme un peu fantasque, un peu bourru, qui vivait reclus dans une auberge aux confins du monde, m'a tout légué.

Pourquoi moi ?

Je n'ai jamais été sa confidente. Je ne lui ai jamais écrit. Je ne suis même pas venue à ses anniversaires. Et pourtant, c'est à moi qu'il a pensé. Moi, l'oubliée, l'étrangère.

Je remets lentement le téléphone dans ma poche et je reprends ma marche, comme si rien n'avait changé. Mais tout a changé.

Le bureau est aussi morne que d'habitude. Les néons bourdonnent faiblement, l'odeur du plastique chauffé flotte dans l'air, et le silence n'est troublé que par le cliquetis monotone des claviers et le murmure étouffé d'une imprimante capricieuse. Je prends place à mon poste, j'ouvre mes emails, j'entame un rapport sans même réfléchir. À ma droite, une collègue passe sans un mot, à peine un regard. À gauche, un assistant éternue. C'est la seule interaction humaine que j'aurai ce matin-là.

Lorsque je demande à parler à mon supérieur pour poser un congé sans solde, il m'écoute d'un air distrait, les yeux déjà fixés sur son écran, hochant la tête comme on accorde une faveur à une ombre. Il ne pose pas de questions, ne s'étonne pas, ne tente même pas de comprendre. Il me répond d'un ton neutre que c'est mon droit, qu'il suffit d'envoyer un email à la RH, et me remercie pour ma rigueur habituelle. Je referme la porte de son bureau sans émotion. J'aurais pu lui annoncer que je quittais le pays ou que je me reconvertissais dans l'apiculture, il aurait sans doute eu la même réaction.

Personne ne me retient. Et au fond, cela ne m'étonne pas.

Le soir, dans mon petit appartement du onzième arrondissement, tout est à sa place. La table basse est dégagée, les coussins alignés, les livres classés par taille. Le frigo est presque vide, mais il y a toujours du thé, toujours une boîte de gâteaux oubliée, toujours cette lumière tamisée qui n'éclaire que ce qu'il faut. Je m'installe sur le canapé, j'allume la télévision sans la regarder, et je sors l'enveloppe arrivée ce matin.

La lettre du notaire confirme tout. Henri est mort depuis une semaine. L'auberge est désormais à moi. Il n'y a ni dette ni testament contesté. Juste un bien silencieux, posé quelque part en montagne, hors du temps, et qu'il me revient d'accepter ou d'abandonner.

Je reste longtemps à contempler cette page blanche et ces mots froidement imprimés. Puis je me lève et j'ouvre une boîte de souvenirs. Une de celles qu'on garde sans les ouvrir. À l'intérieur, une vieille photo. Moi, dix ans, en t-shirt et short, le visage rougi par le soleil. Derrière moi, l'auberge : façade de bois foncé, toiture raide, et la main de mon oncle sur mon épaule. Il sourit, comme toujours, avec cet air malicieux qu'il n'a jamais perdu.

Je me rappelle les petits-déjeuners sur la terrasse, les tartines beurrées, le silence des forêts, les nuits noires où seuls les bruits de la maison respiraient. Je me souviens des histoires inventées, des jeux en solitaire, de la lenteur des jours et du goût du lait chaud. Là-bas, j'étais enfant. Là-bas, j'étais bien.

Ici, je suis adulte. Et fatiguée.

Je préviens quelques amis. Par message, brièvement. J'explique la situation, je parle d'un héritage, d'une auberge dans les Alpes, d'un oncle disparu. Leur réaction ne me surprend pas.

— Une auberge ? Attends, genre t'as hérité d'un vieux chalet paumé au fond des bois ?

— C'est une blague ? Tu vas y aller toute seule ? Et faire quoi ? Du pain bio ?

— Franchement, tu es courageuse. Moi, je tiendrais trois jours. Tu vas t'ennuyer à mourir.

Je souris en lisant leurs messages, mais je ne réponds pas. Pas tout de suite. Ils ne comprennent pas. Et peut-être que je ne cherche plus à leur faire comprendre. Ce monde-là, leurs terrasses de cafés bruyants, leurs soirées interminables où personne ne s'écoute, leurs sarcasmes déguisés en tendresse, ne me parle plus. Ou plutôt, je n'y ai jamais vraiment trouvé ma place.

Je prépare ma valise sans me presser. Quelques vêtements chauds, un carnet, un livre ou deux. Rien d'encombrant. Je préviens la voisine pour les plantes. Je ferme les volets. Je baisse le chauffage. Et le matin venu, je descends l'escalier, valise en main, sans me retourner.

Personne ne me dit au revoir. Et c'est très bien ainsi.

La route est longue. L'autoroute file sans relief. Puis, peu à peu, les paysages changent. Les arbres s'élancent, les virages se resserrent, l'air devient plus net. Le ciel, lui, s'ouvre enfin. Je roule lentement, comme pour ne pas brusquer ce retour.

Lorsque l'auberge apparaît, entre deux pans de sapins, j'ai le cœur qui bat sans raison. Elle est là, fidèle, un peu plus vieillie, un peu plus cabossée, mais entière. Elle semble m'attendre.



Chapitre 1

Je descends de la voiture et l'air vif de la montagne m'envahit. La route sinueuse qui mène à l'Auberge du Crépuscule est déserte, bordée de sapins imposants dont les cimes disparaissent dans une brume étrange. J'inspire profondément, mais ça ne calme pas les battements rapides de mon cœur. Cela fait des années que je n'ai pas vu cet endroit.

Je détourne mon attention vers la bâtisse. L'auberge est exactement comme dans mes souvenirs : une structure imposante en bois sombre, avec un toit pentu à tuiles délavées et des volets à demi fermés qui semblent m'observer. Les grandes fenêtres de la façade projettent une aura accueillante, mais mystérieuse, comme si elles cachaient des secrets que je ne suis pas encore prête à découvrir.

Une vague de souvenirs m'envahit. Des week-ends passés ici, les escapades dans les bois voisins, et surtout les histoires étranges que mon oncle racontait près de la cheminée. Des récits de voyageurs qui s'attardaient plus longtemps que prévu, ou de silhouettes aperçues dans les couloirs la nuit. À l'époque, je pensais qu'il voulait juste nous effrayer. Mais aujourd'hui...

« Bienvenue, » murmuré-je pour moi-même, un soupir mêlé de nostalgie et de défi. J'ai hérité de cet endroit, mais cet héritage est lourd de mystères.

Je pousse la porte principale, qui grince légèrement, et entre dans le hall. L'air y est légèrement poussiéreux, mais la chaleur qui se dégage de la grande cheminée à gauche me réconforte un peu. Des meubles en bois massif, une grande horloge à balancier et des tapis épais composent un décor qui semble figé dans le temps. J'avance lentement, essayant

de me rappeler les moindres détails. La lumière filtrée par les fenêtres donne à l'endroit une atmosphère presque irréelle.

Je dépose mes bagages près du comptoir et inspecte rapidement les lieux. Mon cœur se serre légèrement en apercevant une photo de mon oncle accrochée au mur. Il sourit, comme toujours, avec cet air bienveillant qui me manque tant. Je reste un instant immobile, les yeux fixés sur son visage, avant de détourner le regard, submergée par une vague de tristesse.

Je monte à l'étage pour découvrir ma chambre. La pièce est spacieuse, avec un lit à baldaquin couvert d'un édredon épais et des rideaux lourds qui encadrent une fenêtre donnant sur la forêt. J'ouvre la fenêtre, laissant entrer une bouffée d'air frais. Le calme est saisissant, presque écrasant. J'observe les arbres qui s'étendent à perte de vue, formant un mur sombre et dense. Une part de moi trouve ce paysage apaisant, mais une autre ressent un léger malaise, comme si quelque chose se dissimulait entre les troncs.

Je m'assieds sur le lit, le matelas s'affaissant doucement sous mon poids. Mon regard se pose sur une vieille commode en bois. Le tiroir supérieur est entrouvert, laissant apparaître un coin de tissu jauni. Curieuse, je me lève pour l'ouvrir. À l'intérieur, je trouve un foulard soigneusement plié, accompagné d'un petit carnet à la couverture en cuir abîmée. Le carnet porte les initiales de mon oncle.

Je l'ouvre avec précaution. Les pages sont remplies de son écriture caractéristique, des notes griffonnées à la hâte, des phrases inachevées. Certaines pages mentionnent des noms que je ne reconnais pas, suivis de dates et de lieux. D'autres contiennent des croquis sommaires de ce qui ressemble à des plans ou des cartes. Mon doigt suit les lignes de l'un des dessins, un bâtiment qui ressemble étrangement à l'auberge.

Un bruit de gravier me tire de ma lecture. Je me dirige vers la fenêtre et aperçois un homme s'avancer vers l'auberge. Grand, élégant, vêtu d'un long manteau sombre, il dégage une aura presque irréelle. Intriguée, je repose le carnet et descends les escaliers.